

GOUVERNEZ OU MOUREZ

Alex R



Gouvernez ou Mourez

Par Alex R.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Sang des Accords	4
Chapitre 2 : L'Article 49	9
Chapitre 3 : L'Effet de Levier	15
Chapitre 4 : Le Double Jeu	21
Chapitre 5 : Diplomatie de Cuir	27
Chapitre 6 : La Ligne de Front	33
Chapitre 7 : Saisie sur Actifs	40
Chapitre 8 : Le Protocole de Cendre	46
Chapitre 9 : La Nuit du Grand Nettoyage	52
Chapitre 10 : Le Décret Final	57
Chapitre 11 : Souveraineté Absolue	63

Chapitre 1

Le Sang des Accords

Le cristal de la carafe heurta le bord du verre avec un tintement sec, le seul bruit autorisé dans le bureau de la place Beauvau. À l'extérieur, Paris brûlait. Sur les écrans muraux, les flux thermiques de la Préfecture de Police dessinaient une carte de France en pleine hémorragie. La Place de la République était une plaie ouverte, injectée de gaz lacrymogène et de fureur prolétaire.

Elena Thorne ne regardait pas la fumée. Elle regardait les chiffres.

— Coût estimé des dégradations : quarante-deux millions d'euros, murmura son chef de cabinet, le visage livide. Les syndicats demandent une audience. Le Premier Ministre veut un repli tactique.

Elena posa son verre. Ses yeux, deux lames de scalpel, se fixèrent sur l'homme.

— Le Premier Ministre est un vestige. Dites-lui que le repli n'est pas une monnaie d'échange. On ne négocie pas avec un incendie, on l'étouffe.

— Et les manifestants ?

— Ce ne sont pas des manifestants. Ce sont des passifs. Augmentez la pression. Je veux que les unités de choc entrent en contact avant minuit. Si le sang doit couler, qu'il coule sur le bitume, pas sur mon bilan comptable.

Elle se détourna, congédiant l'homme d'un geste sec. Elle attendit que la porte se verrouille pour sortir son téléphone crypté. Une seule icône. Un seul contact.

À huit cents kilomètres de là, l'air sentait le sel, le gasoil et la peur.

Julian Varga ajusta ses boutons de manchette en or gris, debout sur le quai du terminal de Fos-sur-Mer. Devant lui, trois grues massives déchargeaient des conteneurs marqués du sceau d'une compagnie maritime fantôme. Ses hommes, des ombres armées de fusils d'assaut dissimulés sous des parkas de dockers, encadraient la zone.

Un homme était à genoux devant lui, le visage tuméfié. Un douanier trop gourmand ou trop honnête. La nuance importait peu à Julian.

— La loyauté est un investissement à long terme, dit Julian d'une voix basse, presque mélodieuse. La trahison, elle, est un dividende immédiat. Mais le problème du dividende, c'est qu'il ne se touche qu'une fois.

Il fit un signe de tête. Un de ses lieutenants saisit le douanier par les cheveux. Julian ne regarda pas l'exécution. Il décrocha son téléphone.

— Le timing est mauvais, Elena, dit-il sans préambule. Le port est sous surveillance accrue. Tes chiens de la douane font du zèle.

— Les chiens se musellent, Julian. Ce que je t'offre, c'est l'exclusivité du terminal 4 pour les six prochains mois. En échange, je veux que Marseille reste muette.

— Marseille est une ville de bruit.

— Pas ce soir. Si les banlieues nord s'embrasent en même temps que Paris, mon levier à l'Élysée casse. Et si je tombe, tu deviens une cible prioritaire pour la prochaine administration. Tu n'as pas les reins assez solides pour une guerre totale contre l'État sans moi pour tenir la laisse.

Julian laissa un silence s'installer, savourant le rapport de force. Il regardait le conteneur central se poser sur le quai. À l'intérieur, deux tonnes de cocaïne pure, la sève qui irriguait les veines de son empire.

— Tu demandes beaucoup pour une femme dont le siège éjectable est déjà armé, répliqua-t-il.

— Je ne demande rien. Je propose un arbitrage. Tu calmes tes réseaux. Tu coupes l'approvisionnement des agitateurs en bas de l'échelle. Tu fais régner un silence de cimetière dans les cités. En retour, le décret de zone franche pour tes entrepôts est signé demain matin. Impunité fiscale, impunité judiciaire.

— Et le sang ?

— Je m'occupe de le nettoyer.

Julian sourit, un mouvement de lèvres qui n'atteignit jamais ses yeux sombres.

— Tu es une créature fascinante, Elena. La Loi qui s'achète la Paix avec l'argent du Crime. On dirait un manuel d'économie appliquée.

— C'est de la gestion de flux, Julian. Rien d'autre. Est-ce qu'on a un accord ?

— On a un contrat. Je m'occupe de la rue. Mais n'oublie pas : si je dois envoyer mes hommes faire ton travail, la facture sera plus lourde que prévu.

— Je connais tes tarifs.

Elle raccrocha.

Elena Thorne se rapprocha de la fenêtre blindée de son bureau. Au loin, une explosion illumina le ciel parisien. Un cocktail Molotov, probablement. Elle ne vit pas l'acte de rébellion, elle vit une perte d'actif.

Elle ouvrit un dossier posé sur son bureau. Le portrait de Julian Varga y figurait, entouré de rapports de surveillance. Elle caressa du bout du doigt la photo de l'homme qui était à la fois son plus grand allié et sa plus grande menace.

Leur pacte était une bombe à retardement. Elle le savait. Il le savait. Mais pour l'instant, ils étaient les deux faces d'une même pièce de monnaie, jetée dans le vide d'une nation en faillite.

À Marseille, Julian rangea son arme dans son holster de cuir fin. Le corps du douanier avait disparu, emporté par la marée ou dissous dans l'acide d'un baril de pétrole.

— Appelez les chefs de secteur, ordonna-t-il à son bras droit. Dites-leur que celui qui bouge une oreille ce soir finit dans les fondations du nouveau stade. Je veux que cette ville soit aussi calme qu'une morgue.

— Et pour la cargaison ?

— On la déplace vers les entrepôts de l'Intérieur. Elena Thorne nous offre la protection de la République. Ce serait impoli de ne pas en profiter.

Julian regarda l'horizon, là où la mer noire se confondait avec le ciel sans étoiles. Il pensait à Elena. À la rigidité de son tailleur, à la froideur de ses ordres, à la manière dont elle avait achevé ce Premier Ministre trois ans plus tôt sans ciller. Elle était plus dangereuse que n'importe quel tueur à gages de sa connaissance. Elle n'avait pas de code d'honneur, seulement une vision.

Le pouvoir n'était pas une fin en soi pour eux. C'était l'unique moyen de ne pas être

les victimes du chaos qu'ils contribuaient à créer.

À Paris, le téléphone d'Elena vibra à nouveau. Un message du Président.

« La situation est-elle sous contrôle ? »

Elle tapa la réponse d'une main ferme, sans une once d'hésitation.

« Le marché se stabilise. L'ordre sera rétabli à l'aube. »

Elle savait que c'était un mensonge. L'ordre n'était qu'une illusion maintenue par des prédateurs. Et ce soir, les deux plus grands prédateurs de France venaient de sceller leur union dans le sang et le profit.

Elena Thorne s'assit à son bureau, reprit son stylo plume et signa l'ordre d'intervention des unités spéciales. Le papier crissa sous la pointe d'or.

La guerre pouvait commencer. Elle était déjà payée.

Chapitre 2

L'Article 49

Le Salon Doré de l'Élysée puait la cire d'abeille et la panique feutrée. Derrière son bureau Louis XV, le Président Morel ne ressemblait pas à un chef d'État, mais à un CEO acculé par une faillite imminente. Ses doigts tambourinaient sur le cuir vert, un rythme irrégulier, le pouls d'une République en tachycardie.

— Signez, Elena. Le Conseil des ministres est dans une heure. On passe par le 49.3. Pas de débat, pas de compromis. La Loi Sécurité Totale doit être effective avant l'ouverture des marchés demain matin.

Elena Thorne ne cilla pas. Elle restait debout, les mains jointes dans le dos, une colonne de glace dans une pièce en surchauffe. Elle survola le document. L'article 14 était souligné en rouge. *Gel immédiat des avoirs financiers non tracés. Saisie conservatoire des actifs immobiliers détenus par des sociétés écrans sans bénéficiaire effectif identifié.*

C'était une guillotine financière. Et la lame visait directement la gorge de Julian Varga.

— L'insurrection civile ne se calmera pas avec des saisies bancaires, Monsieur le Président, dit-elle d'une voix monocorde. Vous allez braquer les derniers investisseurs qui maintiennent ce pays à flot.

— Les investisseurs ? Vous voulez dire les blanchisseurs, Elena. On a besoin de cash. Le Trésor est à sec. On va se servir là où l'argent dort : dans l'ombre.

Morel signa le décret d'un trait rageur. Le papier crissa. Pour lui, c'était une ligne de statistiques. Pour Elena, c'était une déclaration de guerre civile entre son ministère et le port de Marseille.

Elle quitta le bureau sans un mot de trop. Le pouvoir ne s'encomrait pas de politesse quand il jouait sa survie. Dans le couloir, son conseiller en communication tenta de l'intercepter. Elle l'écarta d'un revers de main. Ses yeux étaient fixés sur son téléphone sécurisé. Un message unique. Une adresse GPS. Un entrepôt désaffecté à Gennevilliers.

Varga n'attendait pas les communiqués de presse. Il sentait les baisses de tension dans le réseau avant même que les ampoules ne grillent.

Vingt minutes plus tard, sa berline blindée s'arrêtait devant un hangar qui n'avait de industriel que la façade. À l'intérieur, l'odeur de la poussière et du gasoil froid. Julian Varga l'attendait, assis sur une caisse de transport, un verre de cristal à la main. Il portait un costume trois pièces bleu pétrole qui coûtait le salaire annuel d'un brigadier.

— Tu as une sale tête, Elena. Le poids de la patrie ?

— Le Président vient de signer ton arrêt de mort financière, Julian. L'article 14. Gel des avoirs. Saisie des actifs. Ils ne cherchent plus les coupables, ils cherchent de l'oseille.

Varga fit tourner le liquide ambré dans son verre. Ses yeux sombres, des puits de pétrole brut, ne quittèrent pas le visage de la ministre.

— Mes sociétés écrans contrôlent 15 % du flux logistique du sud de la France, dit-il calmement. Si tu gèles mes comptes, les camions s'arrêtent. Si les camions s'arrêtent, les supermarchés se vident. Si les supermarchés se vident, ton Président finira pendu

à un réverbère par la foule qu'il essaie de flicker. C'est un mauvais calcul coût-avantage.

— Morel s'en fout. Il veut une victoire immédiate. Un chiffre à jeter aux JT de vingt heures. « Dix milliards d'euros saisis au crime organisé ». Ça achète du temps de cerveau disponible.

Julian se leva. Il se déplaça avec la grâce d'un prédateur qui n'a jamais connu de cage. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. L'odeur de son parfum, un mélange de tabac et de santal, envahit l'espace vital d'Elena.

— Je ne suis pas un chiffre, Elena. Je suis ton levier. Sans moi, tu n'aurais jamais nettoyé le dossier de l'ancien Premier Ministre. Sans moi, tu serais une simple préfète de région en train de gérer des grèves de ramassage d'ordures.

Il posa une main sur sa nuque, une pression ferme, presque une menace.

— Sabote cette loi.

— C'est un décret présidentiel, Julian. Je ne peux pas l'annuler d'un claquement de doigts.

— Ne me prends pas pour un amateur. Introduis une faille. Un amendement technique sur la définition des "sociétés à risque". Exempte les holdings de transport et de logistique. Donne-moi une porte de sortie, ou je ferme les vannes. Marseille brûlera, et Paris suivra.

Elena sentit son rythme cardiaque s'accélérer. Pas par peur. Par excitation. C'était le jeu qu'elle aimait. Le bord du précipice.

— Si je fais ça, les services de Bercy vont le voir. Ils vont remonter la piste.

— Alors coupe la piste avant qu’ils ne commencent à marcher. Tu es la Ministre de l’Intérieur. Tu as les clés des serveurs. Tu as les hommes. Utilise-les.

Julian se rapprocha encore. Ses lèvres frôlèrent son oreille.

— On est associés, Elena. Dans le sang, dans le lit, dans le profit. Si je coule, tu es le lest qui m’entraîne au fond.

Elle se dégagea, reprenant son masque de fer. Elle analysa la situation en une fraction de seconde. Gain : maintien de la stabilité opérationnelle, survie du partenariat avec Varga, contrôle du flux de marchandises. Perte : risque de haute trahison, exposition face au Président.

Le ratio était acceptable. La loyauté envers l’État était une variable ajustable. La survie était la seule constante.

— Je vais insérer une clause d’exception pour les « infrastructures d’importance vitale », dit-elle. Je ferai passer tes sociétés sous ce label. Mais ça va coûter cher, Julian.

— Combien ?

— Je veux les noms des intermédiaires russes qui financent l’opposition. Morel a besoin d’un bouc émissaire pour l’insurrection. Si je lui donne une ingérence étrangère sur un plateau d’argent, il ne regardera pas de trop près les petites lignes du décret.

Varga sourit. Un sourire de loup.

— Tu es plus cynique que moi, Elena. C’est pour ça que je t’ai choisie. Tu auras tes

Russes. Ils sont devenus encombrants de toute façon. Trop de bruit, pas assez de discrétion.

Il sortit une clé USB de sa poche et la fit glisser dans la poche du tailleur d'Elena.

— Le sabotage commence ce soir. Si demain à l'aube mes comptes sont bloqués, je publie l'enregistrement de la nuit où tu as tenu le pistolet dans la villa de l'ancien Premier Ministre.

Elena Thorne ne sourit pas. Elle ajusta son veston.

— Ne menace jamais un partenaire qui a déjà accepté tes conditions, Julian. C'est une erreur de débutant. On se voit en enfer, ou au prochain conseil d'administration.

Elle tourna les talons. Ses talons claquèrent sur le béton, un bruit sec, comme des coups de feu étouffés. Elle monta dans sa voiture.

— À l'Élysée, dit-elle au chauffeur.

Elle sortit son ordinateur portable. Elle avait quarante-cinq minutes pour réécrire l'histoire de la sécurité nationale. Ses doigts volaient sur le clavier. Elle ne voyait pas des citoyens, elle voyait des vecteurs de pression. Elle ne voyait pas une loi, elle voyait un contrat.

Le pouvoir n'était pas une question de morale. C'était une question de plomberie. Il fallait savoir quelles vannes ouvrir et lesquelles souder à jamais.

À 10h00, le Conseil des ministres débuta. Le Président Morel annonça l'usage du 49.3 sous les applaudissements de ses fidèles. Elena Thorne, assise à sa droite, gardait les yeux fixés sur l'horizon. Elle venait de sauver un empire criminel tout en offrant au Président les têtes de trois diplomates russes.

Le marché était conclu. L'ordre républicain était sauf, tant que personne ne regardait sous les fondations.

Son téléphone vibra. Un virement crypté venait d'atterrir sur un compte aux îles Caïmans. Les dividendes de la trahison.

Elena Thorne ferma les yeux une seconde. Elle n'avait pas de remords. Le remords était une charge déductible qu'elle ne pouvait plus se permettre. Elle était la Loi. Et la Loi venait de prendre sa commission.

Chapitre 3

L'Effet de Levier

Marseille ne brûlait pas par colère, elle brûlait par calcul. Un pneu enflammé sur l'A7 n'était pas un cri de désespoir, c'était une ligne de débit dans un grand livre de comptes. Julian Varga connaissait le prix de la paralysie : trois heures de blocage aux entrées du port autonome coûtaient exactement six millions d'euros à la balance commerciale française. Multipliez par dix points de friction dans les Quartiers Nord, et vous obtenez un levier capable de faire plier n'importe quel gouvernement.

Elena Thorne observait les flux thermiques sur l'écran géant du centre de crise de la Place Beauvau. Les points rouges saturaient la carte de la cité phocéenne. À côté d'elle, le préfet de police transpirait dans un costume trop serré, son rapport de situation tremblant entre ses doigts.

— Les CRS sont en position, Madame la Ministre. Mais si on entre dans les Flamants maintenant, c'est l'embrasement général. Ils ont des snipers sur les toits. Des gosses avec des fusils d'assaut.

Elena ne se tourna pas vers lui. Elle analysait la courbe de l'audimat de BFM TV qui s'affichait sur son iPad. La peur vendait bien. Trop bien. Si l'indice d'insécurité dépassait le seuil critique avant le journal de vingt heures, le Premier Ministre exigerait l'état d'urgence. Et l'état d'urgence signifiait l'armée dans les rues. L'armée ne négociait pas. L'armée cassait les jouets de Julian.

— Maintenez le périmètre, ordonna-t-elle d'une voix monocorde. Pas d'assaut. Laissez-les brûler du caoutchouc. Je veux une stagnation médiatique.

— Mais, Madame... le port est à l'arrêt. Les armateurs hurlent.

— Qu'ils hurlent. C'est bon pour leurs cordes vocales. Sortez.

Elle attendit que la porte blindée se referme. Elle sortit son téléphone personnel, une unité cryptée dont l'existence même aurait suffi à la faire rayer des cadres de la fonction publique. Un seul message s'affichait : *Le Nadir. 23h00. Sans escorte.*

Le Nadir n'était pas un bar, c'était un bunker de luxe enterré sous un ancien entrepôt de tabac du port de commerce. On n'y entrait pas pour boire, on y entrait pour liquider des actifs ou signer des arrêts de mort.

À 23h12, Elena Thorne franchit le dernier sas de sécurité. L'air était saturé d'un mélange de tabac froid et de parfum de niche. Julian Varga l'attendait au fond de la salle, assis dans un fauteuil en cuir dont le prix aurait financé une campagne législative. Il ne portait pas de veste. Ses manches de chemise en soie étaient retroussées, révélant les entrelacs d'encre noire qui couraient sur ses avant-bras. Des symboles de prisonniers russes mêlés à des motifs géométriques plus obscurs.

Il ne se leva pas. Il se contenta de verser un liquide ambré dans deux verres en cristal.

— Tu es en retard, Elena. Le pays s'impatiente. Les dividendes de la paix sociale sont en chute libre.

Elle s'assit en face de lui, son tailleur gris anthracite ne présentant pas un seul pli malgré seize heures de crise. Elle ignore le verre.

— Tu joues un jeu dangereux, Julian. Bloquer l'A7, c'est une chose. Menacer les actifs des armateurs grecs, c'en est une autre. Ils ont des amis à l'Élysée que même moi je ne peux pas faire taire.

Varga sourit. C'était un sourire de prédateur, sans aucune chaleur, juste une démonstration de force dentaire.

— Tes amis à l'Élysée veulent ma peau avec leur nouvelle loi de sécurité nationale. L'article 14 permet la saisie conservatoire des actifs sans mise en examen préalable. Tu sais ce que ça veut dire pour moi ?

— Que ton blanchiment devient obsolète, répondit-elle sèchement. C'est le but.

— Non, Elena. Ça veut dire que je deviens un passif. Et tu sais ce qu'on fait d'un passif dans notre monde. On l'élimine. Si cette loi passe en l'état, je perds mes terminaux portuaires. Si je perds mes terminaux, je ne peux plus garantir la fluidité de tes "opérations spéciales". L'ordre que tu chéris tant repose sur ma capacité à gérer le chaos. Tu retires le pivot, tout s'effondre.

Il se pencha en avant, l'odeur de son charisme animal envahissant l'espace vital d'Elena. Elle ne cilla pas.

— J'ai besoin que l'article 14 soit amendé, reprit-il. Une exception pour les zones franches maritimes. Un vide juridique de la taille d'un porte-conteneurs.

— C'est impossible. Le texte est déjà en commission. Si je le modifie maintenant, l'opposition va flairer le sang. Ils cherchent déjà le lien entre ma montée en puissance et la pacification miraculeuse de Marseille il y a trois ans.

— Alors trouve un autre levier. Parce que demain, ce n'est pas seulement Marseille qui sera bloquée. Lyon suivra. Puis les dépôts de carburant d'Île-de-France. Je vais transformer ce pays en un immense parking à ciel ouvert. Les citoyens ne verront pas une ministre efficace, ils verront une femme incapable de protéger leur confort. Et Morel te sacrifiera sur l'autel des sondages avant la fin de la semaine.

Elena sentit la morsure de la réalité. Julian n'était pas un allié, c'était une tumeur nécessaire. Elle avait besoin de lui pour maintenir la structure, mais il dévorait l'organisme de l'intérieur.

— Qu'est-ce que j'y gagne ? demanda-t-elle.

— Ta survie politique. Et l'accès exclusif aux serveurs de la banque privée qui gère les fonds de ton principal rival, le ministre de la Justice. Il a des goûts très onéreux en matière de paradis fiscaux. Je te donne de quoi le broyer, tu me donnes mon exception fiscale.

Le silence s'installa, pesant comme une chape de plomb. Dans l'esprit d'Elena, les variables s'entrechoquaient. Coût de la trahison : élevé. Bénéfice net : élimination d'un adversaire et retour au calme. Risque de détection : gérable si la procédure était noyée dans un décret d'application nocturne.

— Je veux les codes d'accès avant demain matin, dit-elle enfin.

Julian tendit la main, non pas pour une poignée de main, mais pour effleurer la joue d'Elena. Ses doigts étaient rugueux. Elle ne recula pas, mais son regard se fit plus tranchant.

— On ne fait pas de sentiment, Julian. C'est une transaction.

— Tout est une transaction, Elena. Même ce que tu ressens quand tu me regardes. Tu aimes l'odeur du soufre, ça te rappelle que tu es vivante au milieu de tes dossiers morts.

Il se leva, signalant la fin de l'entretien.

— Les blocages seront levés à l'aube. Une "victoire diplomatique" pour la Ministre

de l'Intérieur. Tu pourras aller fanfaronner au JT de treize heures.

Elena se leva à son tour. Elle ajusta sa veste.

— Si tu bloques encore une fois une autoroute sans m'en avertir, Julian, je n'enverrai pas les CRS. J'enverrai les drones. Et on ne négociera pas les dommages collatéraux.

— Je n'en attends pas moins de toi, ma chérie.

Elle quitta le Nadir sans un regard en arrière. En remontant dans sa berline blindée, elle sentit l'adrénaline refluer, laissant place à une froideur mathématique. Elle venait de vendre une partie de la souveraineté nationale pour protéger sa carrière. C'était le prix du marché.

Elle ouvrit son ordinateur portable. Un fichier venait d'apparaître sur son bureau virtuel. Le nom du fichier : **Justice_Offshore**.

Julian avait tenu parole. Pour l'instant.

Elle tapa un message court à son chef de cabinet : "Préparez un communiqué. Retour à l'ordre imminent. Je veux une conférence de presse sur le tarmac de Marignane à 08h00. On joue la fermeté républicaine."

Elle regarda par la vitre teintée les lumières de la ville qui défilaient. Marseille redevenait calme, obéissante, comme une bête domptée. Mais elle savait que dans l'ombre, Julian Varga comptait déjà ses nouveaux profits. Le pouvoir était une drogue dure, et elle venait de reprendre une dose.

Le coût de l'opération était exorbitant, mais l'alternative était le néant. Et pour Elena Thorne, le néant était la seule chose qui n'avait pas de prix.

Elle ferma les yeux, visualisant la chute du ministre de la Justice. Un pion de moins sur l'échiquier. Le jeu continuait. La Loi et la Rue venaient de signer une nouvelle extension de bail.

À 04h00 du matin, les premiers camions de CRS commencèrent à se retirer. Les flammes s'éteignirent sur l'A7. Le silence revint sur les docks. La machine économique pouvait redémarrer. Le sang ne coulerait pas aujourd'hui, seulement l'argent. Et dans leur monde, c'était la seule forme de paix qui comptait vraiment.

Chapitre 4

Le Double Jeu

Le rapport de la DGSJ tenait sur une clé USB cryptée, posée sur le bureau en chêne massif comme un détonateur. Elena Thorne ne dormait plus. Le sommeil était un luxe de civil, un passif qu'elle ne pouvait plus se permettre. À 03h12, la place Beauvau était un mausolée de pierre et de secrets. Elle inséra la clé. L'écran s'alluma, projetant une lumière bleutée sur ses traits anguleux.

Les flux financiers étaient limpides pour qui savait lire entre les lignes de code. Des sociétés-écrans basées à Chypre, des comptes rebonds aux îles Caïmans, et au bout de la chaîne : le financement occulte de "La Voix du Peuple", le mouvement populiste qui paralysait le pays depuis trois semaines. Le montant : douze millions d'euros. La source : le groupe Varga.

Elena ne cilla pas. Son cerveau bascula instantanément en mode gestion de crise. Julian ne jouait plus les supplétifs de l'ordre. Il court-circuitait le système. En finançant les émeutes qu'il l'aidait officiellement à réprimer, il créait une demande artificielle de sécurité qu'il était le seul à pouvoir satisfaire. Une fusion-acquisition hostile de l'État français.

Elle décrocha son téléphone sécurisé. Un seul numéro en mémoire courte.

— On doit parler. Maintenant.

— Je t'attendais à l'aube, Elena. Tu es en avance sur le planning. La voix de Julian était un velours râpeux, sans une once de fatigue.

— Le Bourget. Hangar 4. Vingt minutes.

Elle raccrocha sans attendre de réponse. Dans ce milieu, le silence après une sommation est une acceptation de contrat.

Vingt-deux minutes plus tard, la berline blindée d'Elena s'immobilisait sur le tarmac trempé par une pluie fine et grasse. Le Hangar 4 abritait le jet privé de Varga, un Gulfstream G650 noir mat, une ombre parmi les ombres. Julian était là, seul, adossé à une caisse de transport en aluminium. Il portait un manteau en cachemire sombre, une cigarette éteinte au coin des lèvres. Aucun garde du corps visible. Un signe de confiance ou une insulte suprême.

Elena sortit de la voiture, ses talons claquant sur le béton comme des coups de feu. Elle lui lança la clé USB. Il la rattrapa au vol, un sourire prédateur étirant ses lèvres.

— Douze millions, Julian. Tu as le sens du spectacle, je te l'accorde. Mais le populisme est un investissement à haut risque.

— Au contraire, Elena. C'est la seule valeur refuge. Le chaos est la seule matière première qui ne subit pas l'inflation. Plus il y en a, plus le prix de la stabilité grimpe.

— Tu finances les gens qui veulent ma tête sur une pique. Tu joues contre la banque.

— Je suis la banque, rectifia-t-il en s'approchant.

Il entra dans son espace vital. Elena ne recula pas d'un millimètre. L'air entre eux était chargé d'une électricité statique, un mélange de poudre et de parfum coûteux.

— Regarde les sondages, Elena. Ta cote de popularité est indexée sur le nombre de voitures qui brûlent. Je brûle les voitures, tu éteins l'incendie, et nous montons ensemble au sommet. C'est un cycle vertueux.

— C'est une trahison. Notre accord portait sur le maintien de l'ordre, pas sur la fabrication du désordre.

— L'ordre est un produit fini. Le désordre est la chaîne de production. Je contrôle l'amont, tu gères l'aval.

Elena sentit la colère monter, froide, méthodique. Elle visualisa le levier de pression. Julian avait des actifs immobiliers massifs à Paris, tous logés dans des holdings opaques. Elle pouvait les geler en un décret. Mais il le savait. Il avait déjà anticipé le coup.

— Si je tombe, Julian, tu perds ton accès privilégié au ministère. Tu redeviens un voyou marseillais avec un trop beau costume.

— Si tu tombes, Elena, c'est parce que je l'aurai décidé. Et je serai celui qui choisira ton successeur. Mais je préfère que ce soit toi. Tu as cette froideur nécessaire pour gouverner un cimetière.

Il posa une main sur sa nuque. Ses doigts étaient chauds. Elena détestait la réaction physique que cela provoquait chez elle. Son rythme cardiaque ne s'accélérait pas par peur, mais par calcul. Elle cherchait la faille, l'angle mort dans son dispositif.

— Qu'est-ce que tu veux vraiment ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un murmure tranchant.

— Le ministère de l'Économie. Pas pour moi, bien sûr. Pour un de mes prête-noms. Je veux le contrôle des flux de trésorerie de l'État. La sécurité, c'est bien. Le coffre-fort, c'est mieux.

— Tu demandes les clés du pays.

— Je te propose un partenariat global. Une fusion totale. Toi à l'Élysée dans deux ans, moi dans les coulisses, tenant les cordons de la bourse et les nerfs de la rue. Imagine le levier, Elena. Plus personne ne pourra nous contester.

Elle analysa l'offre. Le gain : un pouvoir absolu, une élection verrouillée, l'élimination de toute opposition réelle. La perte : elle devenait l'employée de Varga. Une reine de paille.

— Tes leaders populistes sont instables, dit-elle en se dégageant. Ils finiront par se retourner contre leur financeur. C'est la nature humaine.

— C'est pour ça que j'ai besoin de toi pour les liquider au moment opportun. Une fois qu'ils auront servi de bélier pour enfoncer les portes du pouvoir, tu pourras jouer les sauveuses. Tu les feras arrêter pour sédition. Tu seras l'héroïne de la République. Et moi, j'aurai déjà transféré les fonds ailleurs.

Julian fit un pas de plus, son visage à quelques centimètres du sien.

— On ne négocie pas avec le destin, Elena. On l'achète.

— Et si je décide de te couler maintenant ? J'ai les preuves. Je peux lancer un raid sur tes entrepôts à Marseille avant le lever du soleil.

— Tu ne le feras pas. Parce que tu as besoin de mon argent pour ta prochaine campagne. Et parce que, au fond de toi, tu aimes ce jeu autant que moi. La Loi et la Rue. C'est notre ADN.

Il avait raison. C'était là sa véritable faiblesse. Elle ne méprisait pas Varga pour son immoralité, elle l'admirait pour son efficacité. Ils étaient les deux faces d'une même pièce de monnaie ensanglantée.

Elena reprit la clé USB des mains de Julian. Elle la serra si fort que le métal s'incrusta dans sa paume.

— Je veux une garantie, dit-elle.

— Laquelle ?

— La tête de Marcello. Le leader de "La Voix du Peuple". Il devient trop bruyant. S'il doit y avoir un chaos contrôlé, il ne doit pas y avoir de variables incontrôlables.

— C'est un actif coûteux, Elena. Il draine les foules.

— C'est mon prix pour ne pas signer ton arrêt de mort ce matin.

Julian l'observa un long moment. Il cherchait une trace d'hésitation. Il n'en trouva aucune. Elena Thorne était une machine de guerre en tailleur de luxe.

— D'accord. Marcello aura un accident de parcours. Une overdose ou une agression qui tourne mal. Ça fera de lui un martyr, ce qui servira tes intérêts pour durcir la législation sécuritaire.

— Parfait. On liquide l'actif Marcello à l'ouverture des marchés.

Julian sourit, un sourire qui n'atteignait jamais ses yeux. Il se pencha et déposa un baiser sur sa tempe. C'était une marque, comme on marque le bétail ou un territoire.

— On fait une bonne équipe, Ministre.

— On fait une équipe nécessaire, Julian. Ne confonds pas la logistique avec l'affection.

Elle fit demi-tour et remonta dans sa berline. Alors que le chauffeur démarrait, elle regarda Julian par le rétroviseur. Il n'avait pas bougé. Il était déjà en train de passer un appel, probablement pour sceller le sort de Marcello.

Elena ouvrit son ordinateur portable. Elle avait une nouvelle loi de programmation militaire à rédiger. Le budget allait être doublé. Julian allait s'enrichir, et elle allait devenir indispensable. Le coût humain n'était qu'une ligne d'ajustement dans le grand livre de comptes du pouvoir.

Le soleil commençait à poindre derrière les pistes du Bourget, une lueur blafarde et sans chaleur. La journée s'annonçait longue. À 08h00, elle avait rendez-vous avec le Président. Elle allait lui vendre la peur. C'était le seul produit qui se vendait toujours bien en période de crise.

Elle ferma les yeux un instant. Le jeu était devenu plus dangereux, les enjeux plus élevés. Mais dans le monde d'Elena Thorne, si on ne jouait pas pour tout rafler, on avait déjà perdu.

La berline s'inséra dans le trafic parisien qui s'éveillait. La ville ne savait pas encore

qu'elle appartenait à deux prédateurs qui venaient de se partager ses restes. Le chaos était en marche, et il était parfaitement administré.

Chapitre 5

Diplomatie de Cuir

La villa de Saint-Cloud n'était pas une demeure, c'était un bunker habillé de marbre blanc et de baies vitrées pare-balles. Elena Thorne franchit le premier périmètre de sécurité sans ralentir. Les hommes de Varga, des types avec des gueules de mercenaires et des oreillettes discrètes, s'effacèrent devant elle. Ils connaissaient la hiérarchie. À ce niveau de jeu, le badge de Ministre de l'Intérieur pesait plus lourd qu'un fusil d'assaut.

Elle entra dans le salon. L'odeur était un mélange de tabac froid, de cuir de Cordoue et de ce parfum boisé que Julian portait comme une armure. Il était là, silhouette sombre découpée contre la skyline de Paris qui s'étalait en contrebas, une ville de lumières qu'ils s'apprêtaient à brûler.

Julian ne se retourna pas. Il tenait un exemplaire froissé du **Globe**. En une, le titre barrait le papier comme une balafre : « Thorne et l'Ombre : Les liaisons dangereuses de la Place Beauvau ».

— Tu as perdu en précision, Elena, dit-il d'une voix basse, granuleuse. On parle de nos dîners secrets. On parle de tes virements sur des comptes aux Caïmans. On parle de moi.

Elena posa son sac Hermès sur la table basse en verre. Le choc produisit un son sec, définitif.

— Je ne perds jamais en précision. On me vole des données. C'est différent.

Il fit volte-face. Sa chemise en soie noire était ouverte sur le haut du torse, révélant la pointe d'un tatouage qui remontait le long de sa clavicule. Ses yeux brûlaient d'une colère froide, celle des prédateurs qui sentent le piège se refermer.

— La différence, c'est que si je tombe, tu tombes. Mais je tombe toujours le premier. Et je n'aime pas le sol.

Il réduisit l'espace entre eux en trois foulées prédatrices. Il s'arrêta à quelques centimètres de son visage. Elena ne cilla pas. Elle sentait la chaleur qui émanait de lui, une menace physique doublée d'une attraction toxique. Julian posa une main sur sa nuque, ses doigts s'enfonçant légèrement dans la peau, juste sous son chignon impeccable. Un geste de possession. Un geste de guerre.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Mon cabinet est composé de vingt-quatre personnes, répondit-elle, sa voix restant un instrument de précision chirurgicale. Vingt-quatre ambitieux qui vendraient leur mère pour un siège au Conseil d'État. J'ai réduit la liste à trois noms.

— Trois noms, c'est deux de trop.

Il resserra sa prise. Elena sentit son souffle sur ses lèvres. L'air dans la pièce était devenu électrique, saturé de l'adrénaline des condamnés. Elle posa ses mains sur le revers de sa veste, sentant la structure rigide du vêtement et, en dessous, la tension des muscles.

— Le directeur adjoint, le conseiller spécial, ou ma chef de presse, énuméra-t-elle. Tous ont accès aux agendas cryptés. Tous ont un prix.

— Alors on va les acheter. Ou les briser.

Julian la tira brusquement contre lui. Le contact fut brutal, une collision de deux puissances qui refusent de céder. Ses lèvres s'écrasèrent sur les siennes avec une violence qui n'avait rien de romantique. C'était une négociation de territoire. Elena répondit avec la même intensité, ses ongles s'ancrant dans ses épaules. Dans cet échange, il n'y avait pas d'amour, seulement la reconnaissance mutuelle de leur propre monstruosité.

Il se recula d'un pouce, le regard noir.

— La presse aura une autre histoire demain, murmura-t-il. Une histoire qui fera oublier la nôtre. Mais avant ça, je veux le nom de la taupe. Je veux son sang sur mon tapis, Elena.

— Tu auras ton nom, Julian. Mais ne confonds pas tes méthodes et les miennes. Si tu tues un membre de mon cabinet, la police judiciaire ne pourra plus fermer les yeux, même sur mes ordres. On ne liquide pas un haut fonctionnaire comme un dealer de la Castellane.

— Un traître est un traître. Qu'il porte un costume à trois mille euros ou un jogging.

Elena se dégagea, lissant son tailleur d'un geste machinal. Elle reprit instantanément son masque de marbre. Le moment de faiblesse — ou de force brute — était terminé.

— J'ai lancé un audit de sécurité fantôme, dit-elle en consultant sa montre. Les serveurs du ministère sont sous surveillance. Chaque mail, chaque message crypté envoyé depuis quarante-huit heures est en train d'être passé au crible par une équipe que j'ai fait venir de l'extérieur. Des mercenaires du code. Ils ne répondent qu'à moi.

Julian s'appuya contre le bar en acajou, se servant un whisky pur. Le cristal tinta contre le verre.

— Et si c'est ton favori ? Le petit jeune, celui que tu couves ?

— Marc-Antoine ? S'il a parlé, je lui briserai la carrière avant de lui briser les côtes. Il finira consultant pour des boîtes de sécurité de seconde zone au fin fond de l'Afrique subsaharienne. C'est une mort plus lente que la tienne, Julian.

Varga esquissa un sourire carnassier.

— C'est pour ça que je t'ai choisie, Elena. Tu as le cœur plus froid que le mien.

— Je n'ai pas de cœur. J'ai un plan de carrière. Et tu en fais partie.

Elle s'approcha de la baie vitrée. Le soleil déclinait, jetant des reflets sanglants sur la Seine.

— La loi de sécurité nationale passe en commission mercredi, reprit-elle. Si la fuite continue, l'opposition va s'en servir pour bloquer l'article 12. Celui qui légalise tes zones de transit privées sur le port de Marseille. Si cet article saute, tes pertes se chiffreront en centaines de millions.

— Et ton budget de campagne pour les prochaines présidentielles s'évaporerait avec, compléta Julian. On est dans le même bateau, Elena. Et il y a une voie d'eau.

Le téléphone d'Elena vibra sur la table. Un message flash. Elle le saisit, déverrouilla l'écran par reconnaissance faciale. Ses yeux parcoururent les lignes de code et les rapports de connexion. Un nom s'afficha en rouge à la fin du diagnostic.

Elle resta silencieuse un instant, le visage impassible.

— Alors ? demanda Julian, posant son verre.

— C’est la chef de presse. Sophie. Elle a envoyé les captures d’écran depuis un téléphone prépayé localisé près de l’Assemblée.

— Pourquoi ?

— Son frère a été arrêté le mois dernier pour une affaire de blanchiment liée à tes filiales de logistique. Elle pensait pouvoir échanger mes secrets contre sa liberté. Une erreur de débutante. Elle a cru que l’émotion était un levier politique.

Julian ramassa une veste jetée sur un fauteuil.

— Où est-elle ?

— Elle m’attend à mon bureau pour préparer le briefing de demain matin. Elle pense qu’elle est encore dans le cercle de confiance.

Elena rangea son téléphone. Elle se tourna vers Julian, son regard plus tranchant que jamais.

— Je m’en occupe. Je veux qu’elle comprenne que dans ce ministère, le silence n’est pas une option, c’est une condition de survie.

— Ne sois pas trop propre, Elena. La peur a besoin d’images, pas seulement de procédures administratives.

— Elle aura les deux.

Elle se dirigea vers la sortie, mais s’arrêta sur le seuil. Elle ne se retourna pas pour lui parler.

— Julian ?

— Oui ?

— Si jamais tu doutes encore de ma capacité à protéger nos intérêts, rappelle-toi ce qui est arrivé au Premier Ministre. La prochaine fois, je ne serai pas là pour nettoyer tes traces. Je serai celle qui les crée.

Elle sortit sans attendre de réponse. Le moteur de sa berline rugit dans la cour de la villa. Julian Varga resta seul dans le silence luxueux de sa forteresse, observant les lumières de Paris. Il savait qu'Elena Thorne ne mentait jamais. C'était sa plus grande qualité, et sa menace la plus mortelle.

Le jeu de pouvoir venait de monter d'un cran. La diplomatie de cuir laissait place à la chirurgie de guerre. Et à la fin, il ne resterait qu'un seul maître sur l'échiquier, si tant est que l'échiquier ne soit pas réduit en cendres avant.

Chapitre 6

La Ligne de Front

L'odeur du caoutchouc brûlé est le parfum de l'échec opérationnel. Julian Varga observait les moniteurs dans le sous-sol blindé de son entrepôt du secteur Nord. Sur les écrans, Marseille ne manifestait plus ; elle convulsait. Trois hangars de stockage de composants électroniques – des actifs sous sa protection – venaient de partir en fumée. Coût estimé : douze millions d'euros de marchandises évaporées en quarante minutes.

À côté de lui, Kassim, son lieutenant le plus nerveux, transpirait la trahison. Il jouait avec la crosse de son Glock, les yeux rivés sur les images de la foule qui enfonçait les barrages de police.

— Julian, les petits veulent sortir, lâcha Kassim. Ils voient les flics reculer. Si on ne prend pas la rue maintenant, on perd le respect. Si on perd le respect, on perd le marché.

Julian ne quitta pas l'écran des yeux. Une unité de CRS venait d'être encerclée près du Vieux-Port. Les cocktails Molotov pleuvaient comme une monnaie dévaluée.

— Le respect ne paie pas les factures, Kassim. La stabilité, si. Ces émeutes sont un bruit de fond. Si on sort les armes, on devient la cible. Pour l'instant, on est l'infrastructure.

— L'infrastructure est en train de cramer ! hurla Kassim. Laisse-nous charger. On nettoie le secteur, on montre qui tient les murs, et les flics nous devront une fière chandelle.

Julian se tourna vers lui. Son regard était une lame de rasoir.

— Les flics ne doivent jamais rien. Ils encaissent ou ils tirent. Si tu sors, tu n'es plus un partenaire de l'ombre, tu es un terroriste sur une liste de cibles. Reste assis.

Le téléphone satellite de Julian vibra. Un numéro unique. Une ligne directe vers le centre de crise de la Place Beauvau.

— Thorne, répondit Julian.

— Les chiffres ne sont pas bons, Julian. La voix d'Elena était un bloc de glace, dépourvue de toute trace de leur échange de la veille. On a passé le seuil de tolérance. Le PIB de la région chute de 0,4 point par jour d'émeute. Le Premier Ministre veut des résultats. Je vais lui en donner.

— Tes hommes reculent, Elena. Ils sont en sous-nombre et ils ont peur.

— Ils ne reculent pas. Ils créent un entonnoir. Regarde le secteur 4.

Julian reporta son attention sur le moniteur principal. Le secteur 4, c'était le cœur névralgique de son réseau de distribution. Les caméras de surveillance montraient une avenue étrangement vide, bordée de rideaux de fer baissés.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Julian, la mâchoire serrée.

— Je teste la solidité de notre contrat. J'ai ordonné le déploiement des VBRG. Les blindés à roues de la Gendarmerie. Ils ont l'ordre de tirer à vue sur tout groupe de plus de cinq personnes armées. Tes lieutenants sont dans la rue, Julian ?

Julian sentit le canon du Glock de Kassim se redresser légèrement dans son champ de

vision périphérique. Kassim n'écoutait pas la conversation, mais il sentait le vent tourner.

— Ils sont là où ils doivent être, répondit Julian.

— Mensonge. Mes drones thermiques identifient trente de tes hommes sur le toit du hangar 12. Ils attendent une livraison. Ou ils attendent de tirer sur mes troupes. Si un seul coup de feu part de ce bâtiment, je rase le bloc. Business compris.

— Tu détruirais tes propres preuves de réussite ?

— Je préfère un cimetière ordonné à un marché hors de contrôle. Tu as cinq minutes pour vider la zone. Après ça, je ne ferai plus de distinction entre les insurgés et tes employés.

Elle raccrocha. Julian posa le téléphone sur la table en inox.

— Kassim, ordonne le repli du hangar 12. Tout de suite.

Kassim eut un rire nerveux, un son sec comme un os qui casse.

— Le repli ? On a deux tonnes de blanche qui arrivent par le quai 17. Si on bouge, les mecs d'en face ramassent tout. C'est Thorne, c'est ça ? Elle te tient par les couilles avec ses lois de merde.

— Elle me tient par la logique, Kassim. Si les blindés arrivent, il n'y aura plus de quai 17. Il n'y aura plus de clients. Il n'y aura que des cadavres et des rapports d'autopsie.

— Tu as peur d'une femme en tailleur.

Kassim fit un pas en arrière, pointant son arme vers Julian. Dans le sous-sol, le

silence devint lourd, chargé d'une électricité statique prête à foudroyer. Les deux autres hommes de main présents dans la pièce hésitèrent, leurs mains frôlant leurs ceintures.

— Ce n'est pas une femme en tailleur, Kassim. C'est l'État. Et l'État a le monopole de la violence légitime. Nous, on n'a que le monopole de la violence rentable. Si la violence ne rapporte plus, elle est inutile. Baisse ça.

— On va prendre le contrôle, Julian. Sans toi s'il le faut.

Julian ne cilla pas. Il analysait la trajectoire. Kassim était un passif. Une dette qu'il fallait apurer immédiatement pour sauver le bilan global.

— Tu sais ce qu'est un levier, Kassim ?

— Quoi ?

— C'est ce qui permet de soulever un poids trop lourd. Elena Thorne est mon levier. Et je suis le sien. Toi, tu n'es que le frottement qui use le mécanisme.

Le mouvement fut si rapide qu'il parut chirurgical. Julian n'avait pas d'arme apparente, mais un stylo tactique en tungstène glissa de sa manche. En un bond, il franchit la distance, saisit le poignet de Kassim, le dévia vers le plafond et enfonça la pointe de métal dans la carotide du lieutenant.

Le coup de feu partit, logeant une balle dans le béton du plafond. Kassim s'effondra, les mains pressées sur son cou, le sang giclant entre ses doigts, rouge vif, une perte sèche sur le carrelage.

Julian ramassa le Glock, vérifia la chambre, et se tourna vers les deux autres.

— Quelqu'un d'autre veut discuter de la stratégie d'investissement ?

Les deux hommes reculèrent, les mains levées.

— Videz le hangar 12. Maintenant. Et dites aux gars de rentrer dans les trous. Si je vois une tête dépasser quand les blindés arrivent, je l'abat moi-même.

Il reprit son téléphone.

— Elena. Le secteur 4 est libre. Tu peux envoyer tes jouets.

À l'autre bout du fil, dans le silence feutré du centre de crise, il entendit le clic d'un clavier.

— Reçu, Julian. J'apprécie ta réactivité. Les pertes collatérales sont regrettables, mais nécessaires pour la clôture de l'exercice.

— Ne t'habitue pas trop à me voir faire ton ménage, Thorne. Ça finit par coûter cher en main-d'œuvre.

— Le prix de la sécurité n'est jamais trop élevé. Regarde tes écrans. C'est magnifique.

Sur les moniteurs, les VBRG surgirent des rues adjacentes comme des prédateurs préhistoriques. Les canons à eau balayèrent les barricades avec une pression capable de briser des os. Derrière eux, des sections de gendarmes mobiles progressaient en formation de tortue, méthodiques, implacables. Les émeutiers, privés du soutien des hommes de Varga qui auraient dû harceler les flancs de la police, se retrouvèrent pris au piège.

Julian regardait le massacre tactique. C'était une leçon de gestion de crise. Elena ne cherchait pas à calmer la foule ; elle cherchait à la briser pour que la reconstruction

soit la seule option viable.

Une heure plus tard, la rue était grise. Grise de cendre, grise de fumée, grise d'uniformes. Le calme était revenu, un calme de cimetière financier après un krach boursier.

Julian sortit de l'entrepôt. L'air était acide. Une berline noire aux vitres teintées l'attendait au coin de la rue, protégée par un cordon de sécurité qui s'ouvrit comme par magie à son approche.

La vitre descendit de quelques centimètres. Le regard d'acier d'Elena Thorne croisa le sien.

— Tu as tué Kassim, dit-elle. Ce n'était pas dans le protocole.

— C'était une mesure de restructuration interne. Il devenait trop gourmand en dividendes.

— Bien. Un partenaire qui sait quand couper ses branches mortes est un partenaire fiable.

Elle lui tendit une tablette numérique. Un document scellé par le sceau de l'État.

— C'est quoi ? demanda Julian.

— Le décret d'expropriation de la zone portuaire Sud. Officiellement, c'est pour des raisons de sécurité nationale après les émeutes. Officieusement, c'est ton nouveau terrain de jeu. Plus de douanes, plus de regards indiscrets. En échange, je veux une paix totale pendant six mois. Pas un gramme de poudre ne doit circuler sans que j'aie le manifeste.

Julian prit la tablette. Le profit était colossal. Le risque l'était tout autant.

— Tu me donnes les clés du coffre-fort pour que je le garde ?

— Je te donne les clés pour que tu sois le seul responsable si une pièce manque.

Elle remonta la vitre. La berline démarra, s'éloignant dans les décombres fumants de la ville. Julian resta seul sur le trottoir, le Glock de Kassim encore chaud dans sa ceinture, réalisant que dans ce jeu, Elena Thorne ne jouait pas aux échecs. Elle était en train de racheter l'échiquier, pièce par pièce, et il n'était pas encore sûr d'être le Roi ou simplement le Cavalier qu'on sacrifie pour protéger la Reine.

Il cracha au sol, un mélange de sang et de suie. Le pouvoir n'avait pas d'odeur, mais il avait un goût : celui du fer. Et ce soir, le fer était partout.

Chapitre 7

Saisie sur Actifs

Le stylo Montblanc glissa sur le papier avec un crissement de soie. Elena Thorne ne signait pas un décret ; elle décapitait un empire. Le document portait le sceau du ministère de l'Intérieur, mais son contenu était une déclaration de guerre totale. Saisie conservatoire du *Nadir*. Trois cents millions d'euros de coque, d'acier et de secrets, immobilisés à quai par la Brigade de Répression du Banditisme.

— Signé, dit-elle en tendant le dossier à son chef de cabinet.

— Madame la Ministre, le préfet de police s'inquiète des retombées sur le port. Varga ne restera pas sans réaction.

Elena se leva, ajustant les revers de sa veste Cifonelli. Le gris anthracite lui donnait l'air d'une lame de rasoir.

— Le préfet est payé pour s'inquiéter, pas pour penser. Dites-lui que si une seule caisse sort du *Nadir* avant l'inventaire, c'est sa démission que je signerai demain matin. Allez-y.

Elle resta seule dans l'immensité de son bureau de la place Beauvau. À cet instant, à Marseille, les gyrophares devaient déjà saturer l'air salin. Elle imaginait les hommes de la BRI défonçant les portes blindées, les scellés rouges apposés sur les cales, le silence soudain des moteurs qui faisaient battre le cœur financier de Julian Varga. C'était une amputation sans anesthésie.

Le téléphone rouge sur son bureau resta muet pendant exactement douze minutes.

Puis, son portable personnel vibra. Pas d'appel. Un message. Une adresse. Un entrepôt désaffecté à Gennevilliers. Court. Précis. Un rendez-vous de condamné.

Elena ne prit ni escorte, ni chauffeur. Elle conduisit elle-même sa berline blindée, traversant Paris comme un projectile. Le pouvoir n'avait pas besoin de spectateurs.

L'entrepôt sentait la poussière et le gazole froid. Julian Varga l'attendait, assis sur une caisse de transport en bois, une cigarette allumée dont la cendre menaçait de tomber sur ses chaussures en cuir de crocodile. Il ne portait pas de cravate. Son col était ouvert, révélant la pointe d'un tatouage qui remontait le long de sa carotide.

— Tu as touché au *Nadir*, Elena, dit-il sans lever les yeux. On ne touche pas au portefeuille d'un homme comme moi. C'est vulgaire.

— C'est de la gestion d'actifs, Julian. Tu es devenu un passif trop lourd pour l'État. Je liquide.

Julian lâcha un rire bref, sans joie. Il se leva, sa silhouette massive projetant une ombre de prédateur sur les murs décrépits.

— La gestion d'actifs ? On parle de ma flotte de commerce. De l'infrastructure qui finance tes sondages et tes campagnes de com'. Sans cet argent, tu es juste une fonctionnaire avec un joli tailleur.

— Sans moi, tu es un cadavre dans une ruelle de la Joliette, répliqua-t-elle en s'approchant à moins d'un mètre. J'ai signé l'ordre. Le navire est sous séquestre. Tes comptes sont gelés. Tu es à poil, Julian. Et j'ai horreur des mendiants.

Varga fit un pas de plus. L'air entre eux était chargé d'une électricité statique, un mélange de haine pure et d'une attraction toxique qu'aucun d'eux ne pouvait nier. Il sortit un smartphone de sa poche et fit glisser son pouce sur l'écran.

— Tu te souviens de cette nuit de novembre ? demanda-t-il d'une voix soudainement basse, presque caressante. La pluie sur le pare-brise. L'ancien Premier Ministre qui suppliait. Il pensait que j'étais le monstre, jusqu'à ce qu'il voie ton regard.

Elena ne cilla pas. Son visage était un masque de marbre.

— Les morts ne parlent pas.

— Non. Mais les caméras de sécurité haute définition, elles, ont une mémoire éternelle.

Il tourna l'écran vers elle. La vidéo était d'une clarté écœurante. On y voyait Elena, calme, méthodique, presser un oreiller sur le visage d'un homme affaibli sur un lit d'hôpital clandestin. On voyait ses mains ne pas trembler. On voyait le moment précis où la lumière s'éteignait dans les yeux de l'homme qui aurait pu détruire sa carrière.

— J'ai trois serveurs distants, reprit Julian. Un au Panama, un à Singapour, un à Moscou. Si je ne tape pas un code de sécurité toutes les six heures, la vidéo est envoyée simultanément à l'AFP, au New York Times et à tes rivaux directs à l'Élysée.

Elena sentit un froid polaire envahir ses veines. Le levier. Il l'avait toujours eu. Elle le savait, mais le voir matérialisé sous ses yeux changeait la donne. Le rapport de force venait de basculer.

— Tu ne le feras pas, dit-elle. Si je tombe, tu tombes. Je suis ton bouclier législatif.

— Un bouclier qui me saigne n'est plus utile. Je préfère crever en te voyant brûler sur la place publique que de te laisser me ruiner. Le *Nadir* contient plus que de la drogue ou des armes, Elena. Il contient ma dignité. Rends-le-moi.

Elle s'approcha encore, jusqu'à ce que leurs poitrines se frôlent. Elle pouvait sentir l'odeur de son tabac et de son parfum boisé. Elle posa une main sur son revers de veste, un geste qui aurait pu être une caresse s'il n'y avait pas eu cette promesse de meurtre dans ses yeux.

— Tu me fais chanter, Julian ? C'est ton dernier mot ?

— C'est ma proposition commerciale. Tu lèves le séquestre. Tu effaces les rapports de la douane. Et cette vidéo reste dans mon coffre-fort mental. On continue comme avant. Toi en haut, moi en bas.

— On ne revient jamais en arrière, murmura-t-elle. Tu viens de transformer notre alliance en prise d'otages.

— Dans ce business, Elena, il n'y a pas d'alliés. Il n'y a que des gens qui n'ont pas encore trouvé le bon moment pour te trahir. J'ai juste pris les devants.

Elle recula brusquement, comme si le contact avec lui était devenu radioactif. Elle sortit son propre téléphone.

— Allô ? Le préfet ? Le séquestre sur le *Nadir* est levé. Erreur de procédure sur le mandat de perquisition. Oui, immédiatement. Et faites sauter les scellés.

Elle raccrocha. Son regard était désormais celui d'une machine de guerre en phase de recalibrage.

— Tu as récupéré ton bateau, Julian. Mais tu viens de perdre ta protection. À partir de maintenant, chaque flic de ce pays va te traquer. Pas parce que je leur ordonne, mais parce que je vais laisser fuiter tes itinéraires, tes caches, tes contacts. Je vais te rendre tellement toxique que même tes propres hommes te vendront pour une remise de peine.

Julian rangea son téléphone, un sourire carnassier aux lèvres.

— C'est ça que j'aime chez toi, Elena. Tu ne négocies jamais. Tu escalades.

— Je ne joue pas pour gagner, Julian. Je joue pour que l'autre perde tout.

Elle fit demi-tour et marcha vers sa voiture sans un regard en arrière. Le bruit de ses talons sur le béton résonnait comme des coups de feu. Elle monta dans la berline, verrouilla les portières et posa ses mains sur le volant. Elles tremblaient. Légèrement.

Elle venait de comprendre une vérité brutale : le pouvoir n'était plus un outil, c'était une cage. Et Julian Varga en détenait la clé. Elle devait le détruire, non plus pour l'ordre public, mais pour sa propre survie.

Elle démarra en trombe, laissant Julian seul dans l'obscurité de l'entrepôt. Dans le rétroviseur, elle vit sa silhouette s'effacer. La guerre froide était terminée. La phase d'annihilation commençait.

Arrivée à Beauvau, elle entra dans son bureau et appela son conseiller spécial.

— Préparez le dossier sur la loi de sécurité nationale, dit-elle d'une voix blanche. On va y insérer l'amendement sur la saisie immédiate sans juge de siège pour les actifs liés au terrorisme organisé.

— Mais Madame la Ministre, c'est anticonstitutionnel. Le Conseil d'État va...

— Le Conseil d'État fera ce qu'on lui dit de faire. Je veux que Varga soit déclaré ennemi public numéro un avant la fin de la semaine. S'il veut jouer avec des vidéos, je vais lui montrer ce que c'est que de vivre dans un film d'horreur.

Elle raccrocha. Elle s'assit à son bureau, reprit son Montblanc et commença à rédiger une nouvelle liste. Ce n'étaient plus des actifs à saisir. C'étaient des noms à éliminer.

Le profit était une chose. La survie en était une autre. Et dans le bilan comptable d'Elena Thorne, la survie n'avait pas de prix. Elle regarda par la fenêtre les lumières de Paris, cette ville qu'elle prétendait protéger et qu'elle était prête à brûler pour ne pas finir derrière les barreaux.

Julian avait la vidéo. Elle avait l'appareil d'État.

Le premier qui cillerait serait le premier à mourir.

Elle éteignit la lumière de son bureau. Dans l'obscurité, seul brillait le voyant rouge de son téléphone, comme l'œil d'un prédateur aux aguets. La partie ne faisait que commencer, et cette fois, il n'y aurait pas de prisonniers.

Chapitre 8

Le Protocole de Cendre

Le blindage de la DS7 n'est qu'une illusion statistique. À 110 millimètres, il arrête le 7.62, mais il ne peut rien contre la physique d'un camion-benne de vingt tonnes lancé à pleine vitesse.

L'impact pulvérise le bloc moteur de la voiture de tête. Elena Thorne ne crie pas. Elle analyse la trajectoire. Son chauffeur, un ancien du GIGN dont le salaire coûte à l'État le prix d'un appartement à Neuilly, est déjà mort, la nuque brisée par l'airbag. Dans le rétroviseur, Elena voit la berline de queue se faire encercler par quatre motos. Des professionnels. Pas de cris, pas de revendications. Juste une exécution budgétisée.

— Sortez, Madame la Ministre. Maintenant.

La voix dans l'oreillette est saturée de friture. C'est Morel, son chef de sécurité, coincé dans la voiture de derrière. Un tir de lance-roquettes AT4 finit de régler son compte à la berline de queue. Le métal se tord, le kérosène s'enflamme. Le prix de la loyauté vient de chuter à zéro.

Elena Thorne ajuste sa veste Cifonelli. Si elle doit mourir sur le bitume gras du quai de Bercy, elle le fera avec une silhouette impeccable. Elle ouvre la portière lourde comme un couvercle de cercueil. L'air sent le pneu brûlé et la poudre.

À cinquante mètres, un homme descend de la cabine du camion-benne. Il porte un masque de balistique noir. Pas un voyou des cités. Un mercenaire. Le genre de prestataire que le cartel de Cali ou les triades de Hong Kong engagent pour nettoyer les bilans comptables trop encombrants. Il lève son fusil d'assaut.

Elena ne court pas. Elle sait que la fuite est un aveu de faiblesse que la balistique ne pardonne jamais. Elle fixe le canon. Elle calcule mentalement qui a pu financer une telle opération. Marceau, le Sénateur ? Trop lâche. Les Corses ? Trop fauchés. C'est une joint-venture. Une fusion-acquisition entre ses ennemis politiques et les rivaux de Varga.

Le doigt du tireur se contracte sur la détente.

Le bruit ne vient pas du fusil. Il vient d'en haut.

Une Audi RS6 noire dévale la rampe d'accès en sens inverse, percutant le tireur avant qu'il ne puisse ajuster sa mire. Le corps du mercenaire est projeté contre le parapet dans un bruit de verre pilé et d'os broyés. La voiture dérape, dessine une virgule de gomme brûlée sur le goudron et s'arrête à dix centimètres d'Elena.

La vitre descend. Julian Varga est au volant. Il ne sourit pas. Il a l'air d'un homme qui vient de voir ses actions chuter en bourse.

— Monte, Elena. On discute du service après-vente plus tard.

Elle s'installe sur le siège passager en cuir Nappa. L'habitacle sent le tabac froid et l'adrénaline. Varga enclenche la marche arrière, évite une rafale qui crible son pare-brise feuilleté et fait hurler le V8.

— Tu es en retard, Julian.

— Le trafic est un enfer quand on essaie de sauver une ministre de l'Intérieur non déclarée.

Il braque violemment, monte sur le trottoir et s'engouffre dans une ruelle étroite. Derrière eux, deux motos tentent de suivre. Varga lâche le volant d'une main, sort un

Glock 17 de sa ceinture et tire trois fois sans regarder. Le premier motard perd l'équilibre et finit sa course sous les roues d'un bus de tourisme. Le second décroche.

— Marceau a passé un accord, lâche Varga en brûlant un feu rouge. Il a promis tes ports aux Marseillais de la côte bleue et ta tête sur un plateau d'argent à la Commission d'éthique. En échange, ils financent sa campagne présidentielle.

— Un montage classique, répond Elena, sa voix ne trahissant aucune émotion malgré les 140 km/h au compteur. Marceau est un comptable. Il a vu une opportunité de réduire ses pertes.

— Sauf que tu es mon principal actif, Elena. Si tu tombes, mes comptes sont gelés, mes cargaisons saisies et je finis avec une balle dans la nuque dans une cellule des Baumettes.

— Tu ne m'as pas sauvée par altruisme, Julian. Tu as protégé ton investissement.

— L'altruisme est une maladie mentale. Je préfère le pragmatisme.

Il pile devant un entrepôt anonyme d'Ivry-sur-Seine. Le rideau de fer se lève automatiquement. Il s'engouffre à l'intérieur. L'obscurité est totale, seulement rompue par les néons blafards qui s'allument un à un. Varga coupe le contact. Le silence qui suit est plus lourd que les tirs de kalachnikov.

Elena sort de la voiture. Elle lisse sa jupe. Ses mains ne tremblent pas. Elle regarde autour d'elle : des caisses de matériel électronique, des serveurs, et au fond, une table en acier avec deux chaises.

— Le Protocole de Cendre, dit-elle.

— On y est, confirme Varga en sortant de la voiture. Ils ont franchi la ligne. Ils ne veulent plus négocier, ils veulent liquider.

— Marceau pense qu'il peut diriger ce pays avec l'argent du cartel. Il oublie que l'État est le plus gros gang de France.

— Alors montre-lui.

Varga s'approche d'elle. Il est trop près. Elle sent la chaleur de son corps, une anomalie thermique dans son univers de glace. Il pose une main sur son épaule, son pouce effleurant la base de son cou. Un geste de possession, ou de reconnaissance de terrain.

— J'ai la vidéo, Elena. Je pourrais te détruire en un clic.

— Tu ne le feras pas. Parce que sans moi, tu n'es qu'un trafiquant de plus. Avec moi, tu es l'architecte de la nouvelle économie.

— On est liés par une corde de pendu, murmure-t-il.

Il sort un téléphone crypté et le pose sur la table.

— Marceau est au George V. Il dîne avec le représentant des cartels mexicains. Ils célèbrent ta mort.

— Erreur de débutant, dit Elena. On ne célèbre jamais une vente avant que le contrat ne soit signé avec le sang de l'acheteur.

Elle s'approche de la table, saisit le téléphone. Son esprit fonctionne comme un processeur haute fréquence. Elle évalue les leviers. La police nationale est à ses ordres. Les services secrets lui doivent leur budget.

— Je veux une unité d'intervention non officielle, ordonne-t-elle. Pas de matricules. Pas de rapports.

— Mes hommes sont déjà en position, répond Varga. Mais ça va coûter cher, Elena. Plus que de l'argent.

— Le pouvoir n'a pas de prix, Julian. Il n'a que des coûts d'entretien.

Elle le regarde dans les yeux. Pour la première fois, le masque de la Ministre se fissure pour laisser apparaître la prédatrice. Elle ne veut pas seulement survivre. Elle veut un monopole.

— S'ils veulent la guerre, on va leur offrir une apocalypse budgétaire. On saisit leurs comptes, on brûle leurs entrepôts, et on pend Marceau avec sa propre cravate Hermès.

— C'est pour ça que je t'aime, Elena. Tu as le cœur d'un usurier et l'âme d'un tyran.

Elle ne répond pas au compliment. Elle compose un numéro. Un numéro que seul le Ministre de l'Intérieur connaît, celui qui déclenche les opérations que l'histoire préfère oublier.

— Ici Thorne. Activez l'option Delta. Cible : Hôtel George V. Aucune extraction prévue. Liquidation totale des actifs présents dans la suite 402.

Elle raccroche. Elle se tourne vers Varga. Le rapport de force a changé. Elle n'est plus la proie sauvée de justesse. Elle est le commanditaire.

— Et pour ta vidéo, Julian ?

— Elle est en sécurité.

— Efface-la. C'est ma condition pour la suite.

— Et si je refuse ?

Elle s'approche, pose sa main sur son torse, là où bat son cœur sauvage. Elle sent le métal froid de son arme sous sa veste.

— Si tu refuses, tu resteras un partenaire. Si tu acceptes, tu deviendras mon héritier.

Varga la regarde, un éclair de respect cynique dans les yeux. Il sait qu'elle ment, et elle sait qu'il le sait. C'est la base de leur relation. Une confiance bâtie sur la certitude que l'autre vous trahira dès que le profit sera supérieur au risque.

Il sort une clé USB de sa poche et la pose sur la table.

— Le protocole est lancé, Elena. On ne revient pas en arrière.

— Je ne connais pas le chemin du retour, Julian. Je ne connais que la marche en avant.

Dehors, les sirènes de police commencent à lacérer la nuit parisienne. Le convoi de la Ministre a été attaqué. Le pays est en état de choc. Dans quelques heures, Elena Thorne apparaîtra devant les caméras, impeccable, héroïque, annonçant des mesures de sécurité sans précédent qui achèveront de transformer la démocratie en une filiale de son ambition.

Elle ramassa la clé USB et la brisa sous le talon de son escarpin.

— On a du travail, Julian. Le marché est ouvert.

Chapitre 9

La Nuit du Grand Nettoyage

Vingt-deux heures. Place Beauvau. Elena Thorne ne regarde pas la pluie frapper les vitres blindées de son bureau ; elle observe les points rouges qui clignotent sur sa tablette cryptée. Vingt-deux noms. Vingt-deux obstacles à la stabilité de l'État, ou plutôt, à la sienne.

— Le déploiement est terminé, Madame la Ministre.

Le colonel de la DGSI en face d'elle ne transpire pas, mais ses pupilles sont dilatées. Il sait qu'il ne signe pas des mandats d'arrêt, mais des actes de décès politiques et physiques.

— L'article 16 est activé, répond Elena sans lever les yeux. Tout individu figurant sur cette liste est considéré comme une menace imminente pour la sûreté nationale. Vous avez carte blanche. Je ne veux pas de procès. Je veux des disparitions propres ou des suicides documentés.

— Le Sénateur Moretti est chez lui, à Neuilly. Il a de la famille.

Elena pose enfin son regard sur le militaire. Un regard qui a le poids d'une condamnation.

— Moretti a des dossiers qui pourraient paralyser le pays pendant dix ans. S'il est encore en vie à minuit, c'est vous qui prendrez sa place dans la cellule de crise. Sortez.

Le colonel s'exécute. Elena saisit son téléphone satellite. Une seule pression sur l'écran.

— À toi, Julian.

À huit cents kilomètres de là, sur le quai J4 du port de Marseille, Julian Varga lâche son téléphone dans la mer. Il n'a pas besoin de GPS. Il connaît chaque centimètre de ce béton. Il porte une chemise en soie noire déboutonnée, laissant entrevoir le haut d'une dague tatouée sur son torse. À ses côtés, quatre hommes armés de fusils d'assaut silencieux attendent, immobiles comme des statues de sel.

— Rossi est dans le hangar 12 ? demande Julian.

— Avec toute sa garde rapprochée, patron. Ils pensent qu'on vient pour négocier les parts du terminal.

Julian sourit. C'est un sourire sans joie, une simple contraction musculaire.

— On ne négocie pas avec un cancer. On l'extirpe. On brûle tout. Les hommes, la came, les registres. Je veux que demain matin, le clan Rossi n'existe plus que dans les archives de la police.

Il fait un signe de tête. Ses hommes s'élancent. Julian marche derrière eux, d'un pas lent, presque décontracté. Pour lui, la violence n'est pas une pulsion, c'est une ligne comptable. Un investissement nécessaire pour garantir un monopole.

À Paris, le nettoyage est plus silencieux. Dans un appartement luxueux de l'avenue Montaigne, le Général Castan, héros décoré et opposant farouche à la nouvelle loi de sécurité d'Elena, regarde deux hommes en costume sombre entrer dans sa chambre. Il n'y a pas de cris. Juste une injection précise de succinylcholine. Dans dix minutes, son cœur s'arrêtera. Le rapport du légiste mentionnera une embolie pulmonaire due au

stress. Le pays pleurera un grand serviteur de l'État. Elena récupérera son siège au Conseil de Défense.

Gain : un siège stratégique. Perte : un homme dont l'utilité était arrivée à expiration.

Elena Thorne se sert un verre de scotch pur malt. Elle n'aime pas l'alcool, mais elle apprécie la brûlure dans sa gorge. C'est la seule chose qui lui rappelle qu'elle n'est pas encore une machine. Son écran affiche une mise à jour. Moretti : Neutralisé.

Castan : Neutralisé. Syndicat des dockers : En cours.

Elle repense à Julian. À Marseille, il doit être en train de marcher dans le sang. Elle, elle marche dans l'encre et les décrets. C'est la même substance. La même finalité.

Le téléphone de son bureau sonne. C'est l'Élysée.

— Madame la Ministre ? Le Président s'inquiète des rumeurs de mouvements de troupes près du port de Marseille.

— Monsieur le Secrétaire Général, rassurez le Président, dit Elena d'une voix monocorde. C'est une opération de routine contre le trafic d'armes. Nous reprenons le contrôle des zones de non-droit. D'ici demain, l'ordre sera rétabli. Totalemment.

— Très bien. Il compte sur votre discrétion.

— La discrétion est ma seule religion.

Elle raccroche. Discrétion. Un mot de lâche. Elle préfère le terme d'effacement.

Marseille, 01h15. Le hangar 12 est une fournaise. Julian Varga se tient devant Rossi, qui rampe sur le sol, une balle dans le genou. Le vieux caïd marseillais crache du sang sur les chaussures de Julian.

— Tu crois que tu vas tenir la ville avec une pute de Paris ? siffle Rossi. Les autres familles vont te bouffer vivant.

Julian s'accroupit, saisit Rossi par les cheveux et lui murmure à l'oreille :

— Les autres familles reçoivent en ce moment même la visite des services secrets. Elena s'occupe de leur casier judiciaire, je m'occupe de leur casier funéraire. C'est ce qu'on appelle une synergie public-privé, Antoine. Tu aurais dû lire les échos au lieu de lire la Bible.

Julian se relève et fait un signe à son second. Une balle dans la nuque met fin à la conversation.

Il sort du hangar alors que les explosions commencent à secouer la zone portuaire. Il appelle Elena sur une ligne sécurisée.

— C'est fait ici. Le port est propre.

— Paris est calme, répond-elle. Les dissidents sont soit morts, soit en route pour des centres de détention administrative. On a gagné six mois de paix sociale.

— Six mois ? C'est peu pour autant de cadavres.

— C'est une éternité en politique, Julian. Demain, je présente la loi au Parlement. Elle passera comme une lettre à la poste. Personne n'osera lever la main.

— Et nous ? demande Julian. On fait quoi de notre reste de nuit ?

Un silence s'installe. Un silence chargé de tout ce qu'ils ne s'avoueront jamais. Le pouvoir est une drogue dure, mais la complicité dans le crime est un lien plus puissant

que n'importe quel serment.

— Viens me rejoindre, finit-elle par dire. J'ai besoin de voir quelqu'un qui n'a pas peur de l'enfer.

— Je prends l'avion privé. Je suis là dans deux heures.

Elena raccroche. Elle se lève et se dirige vers le grand miroir de son bureau. Elle ajuste son chignon. Pas un cheveu ne dépasse. Elle ressemble à la République : froide, implacable, et bâtie sur des charniers.

Elle sait que Julian finira par vouloir plus. Elle sait qu'elle finira par devoir l'éliminer. Mais pas ce soir. Ce soir, ils sont les deux faces d'une même pièce de monnaie qui vient de tomber du bon côté.

Elle éteint les lumières de son bureau. Dans l'obscurité, les écrans continuent de clignoter. Le Grand Nettoyage est presque terminé. La France se réveillera demain avec un nouveau visage, et personne ne saura que la peau a été retendue au scalpel dans les ténèbres de Beauvau.

Elena Thorne sort du ministère. Les sentinelles présentent les armes. Elle ne les voit pas. Elle ne voit que le levier de commande qu'elle tient désormais fermement entre ses mains gantées de cuir.

Le prix du pouvoir n'est jamais trop élevé quand on a déjà tout payé d'avance.

Chapitre 10

Le Décret Final

Le tableau électronique de l'Assemblée Nationale affiche le verdict en pixels vert acide : 312 voix pour, 258 contre, 7 abstentions. La Loi de Concorde Nationale vient de passer. Dans les tribunes, le silence est plus lourd qu'une condamnation à mort. Elena Thorne ne sourit pas. Le sourire est une dépense d'énergie inutile, un signal de faiblesse envoyé aux prédateurs qui peuplent l'hémicycle. Elle ajuste la manchette de son tailleur gris de fer. Elle n'a pas seulement gagné une bataille législative ; elle vient de racheter la France à crédit, et elle seule détient les titres de propriété.

— Félicitations, Madame la Ministre. Un coup de maître.

C'est Marc-Antoine Valory, le chef de file de l'opposition, qui s'approche. Un dinosaure politique dont le parfum coûte plus cher que le salaire minimum. Il cherche une poignée de main, un contact, une miette de reconnaissance. Elena le regarde comme on examine une créance irrécouvrable.

— Ce n'est pas un coup de maître, Valory. C'est une restructuration. Votre parti est un passif que je viens de liquider. Ne vous attendez pas à des dividendes.

Elle tourne les talons avant qu'il ne puisse répliquer. Ses talons claquent sur le marbre avec la précision d'un métronome. Dans les couloirs du Palais Bourbon, les conseillers s'écartent. Ils sentent l'odeur du sang frais sous l'encre des décrets.

Vingt minutes plus tard, elle est dans le blindage feutré de sa berline. Le téléphone crypté vibre contre sa cuisse. Un seul mot s'affiche : *Terminé*.

Elle ne répond pas. Elle connaît le protocole. Elle se rend à l'adresse indiquée : un entrepôt désaffecté en bordure de Seine, racheté par une société écran basée au Delaware, elle-même filiale d'un fonds souverain dont elle contrôle les flux. C'est là que se gèrent les actifs toxiques de la République.

Julian Varga l'attend, assis sur une caisse de munitions, une cigarette éteinte au coin des lèvres. Il porte un costume noir sans cravate. Il a l'air d'un prince déchu ou d'un bourreau en repos. Sur la table en métal devant lui, un dossier épais et une tablette affichant les gros titres des chaînes d'info en continu.

« Drame à Marseille : Julian Varga, le parrain du Sud, tué dans l'explosion de son véhicule. »

— Je suis mort, Elena. C'est une sensation étrange. Je me sens léger. Presque propre.

Il lève les yeux vers elle. Il y a une lueur sauvage dans son regard, un défi que même la mort officielle n'a pas réussi à éteindre. Elena s'approche, pose son sac Hermès sur la table. Elle sort un stylo plume en or.

— Tu n'es pas mort, Julian. Tu es devenu un outil. Un fantôme n'a pas de droits civiques, pas de comptes bancaires, pas d'existence légale. Tu es l'exception à la règle. Ma clause 44-B.

Elle ouvre le dossier. À l'intérieur, le texte final de la loi. Elle pointe du doigt le paragraphe ajouté à la dernière minute, celui que les députés ont voté sans le comprendre, noyé sous le jargon administratif.

— « Le Ministre de l'Intérieur dispose d'une autorité discrétionnaire pour l'activation de moyens non-conventionnels en cas de menace systémique majeure. » C'est toi, Julian. Tu es le moyen non-conventionnel. Le bras armé que l'État ne peut pas avouer.

Varga lâche un rire sec, sans joie.

— Tu as transformé un gangster en fonctionnaire de l'ombre. Quel est le salaire ?

— Ta survie. Et le monopole sur tout ce qui transite par les ports de l'axe Seine-Méditerranée. Mais sous mon contrôle. Chaque gramme, chaque conteneur, chaque vie que tu prends doit servir l'équilibre du régime. Tu ne travailles plus pour ton compte. Tu travailles pour la stabilité de la France. Et la stabilité, c'est moi.

Julian se lève. Il est plus grand qu'elle, plus massif, une force brute canalisée par des années de violence calculée. Il réduit l'espace entre eux jusqu'à ce qu'elle puisse sentir l'odeur de tabac et de cuir qui émane de lui. Un prédateur reconnaît toujours un autre prédateur.

— Et si je décide que la stabilité ne m'intéresse plus ? Si je décide que ton petit empire de papier ne vaut pas le sang que je vais verser pour toi ?

Elena ne recule pas d'un millimètre. Elle plonge son regard d'acier dans le sien.

— Alors la clause 44-B sera révoquée. Et un fantôme qui cesse d'être utile finit toujours par être exorcisé. J'ai déjà ton certificat de décès, Julian. Il ne me manque plus qu'une date à inscrire sur la pierre tombale.

Un silence de plomb s'installe. C'est le moment où tout pourrait basculer. La trahison est une monnaie courante entre eux, leur seul langage commun. Julian tend la main, effleure la joue d'Elena du bout des doigts. C'est une caresse qui ressemble à une menace.

— Tu es devenue plus froide que moi, Elena. C'est presque érotique.

— Le pouvoir est le seul aphrodisiaque qui ne s’émousse pas avec le temps, Julian. Signe ces documents. Renonce à ton nom, à ton passé, à ton honneur. Deviens mon exécuteur.

Il saisit le stylo. Il signe d’un geste brusque, raturant presque le papier. Le pacte est scellé. La Loi et la Rue fusionnent dans l’obscurité de cet entrepôt.

— Quelle est la première cible ? demande-t-il en rejetant le dossier.

Elena sort une tablette de son sac. Elle fait glisser une série de photos. Des visages connus. Des industriels, des syndicalistes, des magistrats trop curieux.

— Le Grand Nettoyage commence par les têtes. On ne soigne pas une gangrène avec des pansements, on ampute. Je veux que ces gens disparaissent de la circulation. Pas de bruit, pas de vagues. Des accidents de parcours. Des suicides assistés par la fatalité.

— Et le Président ? Il sait pour la clause ?

Elena range la tablette. Un petit pli de mépris apparaît au coin de sa bouche.

— Le Président est une enseigne lumineuse. Il attire l’attention pendant que je refais l’électricité du bâtiment. Il signera tout ce que je lui présenterai tant que les sondages restent stables. Il a besoin de moi pour dormir tranquille. Il ne sait pas que je suis celle qui écrit ses cauchemars.

Julian s’approche de la sortie, s’arrêtant dans le halo d’une lampe nue.

— On se reverra quand, Madame la Ministre ?

— Quand le sang aura séché. Pas avant.

Il disparaît dans les ombres de l'entrepôt. Elena reste seule quelques instants. Elle regarde ses mains. Elles sont propres, impeccables. C'est l'avantage de déléguer la violence : on garde l'illusion de l'innocence tout en récoltant les fruits du crime.

Elle sort de l'entrepôt et remonte dans sa voiture. Le chauffeur démarre en silence. À la radio, les commentateurs s'extasient sur la « victoire de la démocratie » et le « retour à l'ordre ». Ils n'ont aucune idée de ce qui vient de se passer. Ils croient que la loi est un bouclier, alors que c'est un scalpel.

Elena Thorne regarde défiler les lumières de Paris. La ville brille comme un bijou volé. Elle se sent puissante, invincible. Elle a transformé son plus grand risque en son plus grand levier. Julian Varga est mort, et avec lui, la dernière trace de son humanité.

Elle sort son téléphone personnel. Elle compose un numéro qu'elle est la seule à connaître.

— C'est moi. Activez la phase deux du protocole. On liquide les avoirs de la branche marseillaise. Tout doit être transféré sur le compte de la réserve spéciale avant l'ouverture de la Bourse demain.

Elle raccroche. Le jeu continue. Il n'y a pas de ligne d'arrivée, seulement des paliers de contrôle. Elle sait que Julian tentera de reprendre sa liberté. Elle sait qu'elle devra peut-être l'abattre elle-même un jour. Mais pour l'instant, il est son arme la plus efficace.

Le prix du pouvoir n'est jamais trop élevé. C'est une leçon qu'elle a apprise dans le sang, et qu'elle applique désormais avec la précision d'un algorithme. La France est à elle. Pas parce qu'elle a été élue, mais parce qu'elle a eu le courage de gouverner là où les autres n'osent même pas regarder.

Dans le reflet de la vitre, elle aperçoit son propre visage. Elle ne se reconnaît presque plus. Elle ne voit plus une femme, mais une institution. Une machine de guerre en tailleur Cifonelli.

— Tout va bien, Madame la Ministre ? demande le chauffeur.

— Tout est sous contrôle, répond-elle.

Et pour la première fois de sa vie, c'est absolument vrai.

Chapitre 11

Souveraineté Absolue

Paris n'est pas une ville. C'est un bilan comptable étalé sous un ciel de suie. Depuis le balcon du ministère, les lumières de la capitale ressemblent à des pixels sur un terminal Bloomberg. Chaque point lumineux est un actif, chaque zone d'ombre une perte sèche. Elena Thorne ne voit pas de monuments ; elle voit des centres de coûts, des flux de capitaux et des foyers d'insurrection neutralisés par la force brute de la loi.

Le silence qui pèse sur la Place Beauvau est celui des lendemains de purge. C'est un silence qui coûte cher.

— On a liquidé les dernières poches de résistance dans le 93, dit une voix derrière elle. Propre. Net. Sans bavure médiatique.

Julian Varga s'avance. Il n'a pas frappé. Dans ce nouveau monde, les portes n'existent plus pour lui. Il porte un costume sombre qui a coûté le prix d'une berline allemande, mais l'odeur de la poudre et du bitume colle encore à sa peau. Il est le bras armé d'une République qui a cessé de faire semblant.

— Le décret de sécurité nationale a été signé il y a dix minutes, répond Elena sans se retourner. Tes actifs marseillais sont désormais classés comme "Infrastructures d'Intérêt Stratégique". Personne n'y touchera. Pas la police, pas les douanes, pas la concurrence. Tu es l'État, Julian.

— Et toi, tu es la Loi.

Varga se place à ses côtés, les mains sur la balustrade en fer forgé. Il observe la ville avec l'appétit d'un prédateur qui vient de clôturer une OPA hostile sur un pays entier. Le pacte est scellé. L'insurrection civile a été écrasée sous les chenilles d'une nécessité économique implacable. Les cadavres des idéalistes servent de fondations à leur nouvel empire.

— On a gagné, murmure-t-il.

— On a surtout éliminé les variables instables, corrige Elena. Le pouvoir n'est pas une victoire, Julian. C'est une gestion de stocks. On a réduit l'opposition à néant, mais le coût d'entretien de ce silence va être colossal. On va devoir nourrir la bête.

Elle tourne enfin la tête vers lui. Ses yeux sont deux lames de scalpel. Elle analyse la posture de Varga, la tension dans ses épaules, la manière dont sa main droite frôle la garde invisible de son influence. Il est son plus grand levier, et sa plus grande menace. Un actif toxique qu'elle a choisi de garder au bilan.

— Tu penses déjà à la suite, constate Varga avec un sourire carnassier. Tu ne t'arrêtes jamais.

— S'arrêter, c'est faire faillite. Le Premier Ministre est hors-jeu. Le Président est une signature sur un tampon encreur. Nous tenons les cordons de la bourse et les canons des fusils. Mais la loyauté est une ressource épuisable. Combien de temps avant que tes lieutenants ne réalisent qu'ils n'ont plus besoin d'une ministre pour blanchir leur argent ?

— Et combien de temps avant que tes conseillers ne décident qu'un gangster est un partenaire trop encombrant pour tes ambitions élyséennes ? rétorque Julian.

Le rapport de force est parfait. Une symétrie de terreur. Ils sont les deux faces d'une pièce de monnaie qui vient de tomber sur la tranche. Ils ont sacrifié la rédemption,

l'éthique et la paix civile pour cette minute de souveraineté absolue. Le prix était exorbitant, mais Elena Thorne ne négocie jamais à la baisse.

— On ne peut plus revenir en arrière, dit-elle. On a brûlé les ponts, les registres et les témoins.

— On a surtout brûlé nos âmes, Elena. S'il en restait quelque chose.

Il réduit la distance entre eux. L'air devient lourd, chargé d'une électricité statique qui sent le soufre et le luxe. Dans ce monde de chiffres et de sang, Julian Varga est la seule donnée irrationnelle qu'Elena n'a pas réussi à éliminer de son équation. Il est l'erreur système qu'elle a fini par chérir.

Elle sent la chaleur de son corps à travers le tissu de son tailleur Cifonelli. C'est une intrusion, une violation de son périmètre de sécurité, mais elle ne recule pas. Au contraire, elle cherche le contact. C'est une reconnaissance de terrain. Une analyse tactile de l'ennemi intime.

— Tu sais comment ça finit, Julian, souffle-t-elle.

— Évidemment. L'un de nous finira par liquider l'autre. C'est la seule conclusion logique de ce business plan.

— Une sortie de crise par le haut.

— Ou par une balle dans la nuque.

Il pose une main sur sa nuque, ses doigts s'enfonçant légèrement dans le chignon impeccable. C'est un geste de possession, mais aussi une menace. Elena sent son pouls s'accélérer. Ce n'est pas de la peur, c'est de l'adrénaline pure, celle que l'on ressent juste avant de valider une transaction à haut risque.

Varga se penche. Leurs lèvres sont à quelques millimètres.

— On gouverne, ou on meurt, dit-il.

— On fait les deux, répond-elle.

Le baiser est brutal. Ce n'est pas un échange de tendresse, c'est une collision d'intérêts. C'est le choc de deux monopoles qui fusionnent pour écraser le marché. Il y a un goût de fer et de gin haut de gamme. C'est une signature au bas d'un contrat de sang, un engagement mutuel vers une destruction certaine.

Dans cette étreinte, Elena analyse la force de la pression, la cadence de la respiration de Julian. Elle cherche la faille, le point de rupture. Lui, il cherche l'abandon, la seconde de faiblesse qui lui permettrait de prendre l'ascendant définitif. Aucun des deux ne lâche prise. Ils sont enchaînés par leur ambition, soudés par leurs crimes.

Le pouvoir absolu est une cellule de haute sécurité. Ils viennent d'en verrouiller la porte de l'intérieur.

Lorsqu'ils se séparent, l'obscurité a totalement envahi le bureau. Paris brille de mille feux, une ville sous anesthésie générale, prête à être dépecée par ses nouveaux maîtres. Elena réajuste son col. Son visage a repris son masque de marbre. Le moment de vulnérabilité est passé, archivé, classé.

— J'ai une réunion avec le comité de direction de la Banque de France à huit heures, dit-elle d'une voix monocorde. On doit discuter de la restructuration de la dette nationale.

— Et j'ai un rendez-vous sur le port autonome à minuit, répond Varga en boutonnant sa veste. On doit discuter de la logistique des nouveaux flux.

Il se dirige vers la sortie, mais s'arrête sur le seuil. Il ne se retourne pas.

— Dors bien, Elena. Profite de la vue. C'est tout ce qu'il nous reste.

— Je ne dors jamais, Julian. Je surveille mes investissements.

Il disparaît dans l'ombre du couloir. Elena reste seule sur le balcon. Elle regarde ses mains. Elles sont propres, mais elle sait que sous la lumière des projecteurs, elles sont tachées d'une encre indélébile. Elle a gagné. Elle est au sommet de la pyramide.

Mais au sommet, l'oxygène est rare et il n'y a de la place que pour une personne.

Elle sait que le compte à rebours a commencé. Chaque jour passé ensemble est un jour de plus vers la trahison finale. Elle devra l'anticiper. Elle devra frapper la première, le moment venu, avec la même précision chirurgicale qu'elle a utilisée pour démanteler l'opposition. C'est le coût marginal de sa survie.

Elle rentre dans son bureau, s'assoit derrière son bureau en acajou et ouvre un dossier marqué "SECRET DÉFENSE". La lumière de la lampe de bureau sculpte les traits de son visage, transformant la ministre en une statue de pouvoir pur.

Le jeu ne s'arrête jamais. Il change juste d'échelle.

Elle prend son téléphone crypté et compose un numéro.

— C'est Thorne. Activez la phase deux de la surveillance du secteur Varga. Je veux un rapport sur ses flux financiers toutes les heures. Et préparez le dossier de liquidation pour l'option Delta.

Elle raccroche. Elle ne ressent ni tristesse, ni regret. Juste la satisfaction froide d'un

travail bien fait. Le sentiment d'être enfin, totalement, aux commandes.

Dehors, Paris continue de brûler silencieusement sous les néons. La souveraineté absolue n'est pas un trône. C'est un échafaud que l'on construit soi-même, marche après marche, en espérant être celui qui tient la corde à la fin.

Elena Thorne regarde le reflet de son propre regard dans la vitre sombre. Elle sourit. C'est un sourire qui n'atteint pas ses yeux. C'est le sourire de la Loi qui a enfin dévoré la Justice.

FIN

Merci d'avoir lu "Gouvernez ou Mourez"

Une œuvre écrite par Alex R.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)